

PRIX DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Année 1992

Le jury des Prix de la Société Française d'Histoire de la Médecine (S.F.H.M.) pour l'année 1992 s'est réuni le 21 octobre 1992, sous la présidence du médecin général Pierre Lefebvre, vice-président de la Société ; il était composé du professeur Jean Théodoridès, ancien président, des docteurs Michel Valentin, membre d'honneur, et Pierre Thillaud, trésorier.

Les prix donnent droit au titre de "Lauréat de la Société française d'Histoire de la Médecine" et sont récompensés par l'attribution de la médaille de la Société, frappée par la Monnaie de Paris et gravée au nom du lauréat.

1°/ Un Prix spécial a été décerné au professeur Henri BARUK, de l'Académie de Médecine, pour l'ensemble de son œuvre, et à l'occasion de la parution de son livre *Mémoires d'un neuro-psychiatre*, Editions Téqui, 1991, 374 p., ill.

Rapporteur : Dr Pierre Lefebvre

En 1991, paraissait aux Editions Téqui à Paris le livre émouvant du professeur Henri Baruk, *"Mémoires d'un Neuropsychiatre"*. A lui seul, ce livre méritait d'être récompensé tant il fourmille de références ayant trait aux événements qui ont abouti à l'élaboration de notre psychiatrie moderne, et de réflexions sur le cheminement des grands courants d'idées de la médecine contemporaine. Mais ce livre s'intègre dans une œuvre scientifique extraordinairement féconde, d'historien autant que de théoricien et de praticien. Il suffit pour s'en convaincre de considérer quelques-uns de ses titres les plus marquants : "Le précis de Psychiatrie", paru chez Masson en 1950, plusieurs fois réédité, "Les thérapeutiques psychiatriques", "La psychiatrie et la science de l'homme", "La civilisation hébraïque et la science de l'homme", "La psychiatrie française de Pinel à nos jours", "Essai sur la médecine hébraïque dans le cadre de l'histoire juive", "L'humanisme psychiatrique et l'histoire de la neuropsychiatrie ou la crise morale du monde d'aujourd'hui".

Le professeur Baruk n'écrit pas seulement l'histoire. Il a puissamment contribué à l'édifier. Il y a un mois à peine, le 25 janvier 1993, le docteur Joseph Bieder, prononçant son allocution de président sortant de la Société Médico-psychologique, rendant hommage au professeur Baruk, rappelait "qu'il avait toute sa vie été le défenseur de la liberté des patients et des personnes", et qu'on lui accorde un rôle dans le développement de l'éthique en psychiatrie. Ses travaux sur la catatonie en font le rénovateur de la psychiatrie biologique, et il est l'un des précurseurs de la psychiatrie institutionnelle. Joseph Bieder ajoutait : "C'est un rude lutteur qui ne craignait pas les combats inégaux. Il a combattu toute sa vie pour défendre la "personne morale", persuadé qu'il est impossible de comprendre l'homme si l'on ne se pénètre pas de cette notion capitale : l'unité fondamentale de la personne morale et physique". La compréhension de la personne morale est le fondement de la psychiatrie. Elle s'appuie sur la notion du juste et de l'injuste.

Pour défendre son idéal, le professeur Baruk a lutté âprement : au long des soixante-six années de sa pratique hospitalière, comme au cours des deux guerres mondiales, quand il combattait dans un régiment d'infanterie devant Verdun pendant la Grande Guerre, ou quand, sous l'occupation allemande il passait ses visites dans son service portant sur sa blouse blanche l'étoile jaune, étoile qui transmettait dans les heures tragiques un rayonnant message de confiance et d'espérance. Le professeur Baruk restera l'un des plus grands médecins contemporains.

2°/ Pour les ouvrages parus en librairie ont été primés :

- Doyen Emile ARON, de l'Académie de médecine, pour son ouvrage *La médecine en Touraine des origines à nos jours*. Edition C.L.D. 37170 Chambray, 283 p.

Rapporteur : Dr Pierre Lefebvre

Ce très beau livre a fait l'objet d'une analyse approfondie par le professeur André Sicard lors d'une communication présentée devant la Société Française d'Histoire de la Médecine, le 24 octobre 1992.

Le doyen Aron, passionné de sa Touraine natale, s'attache à montrer combien celle-ci occupe une grande place dans l'histoire de la Médecine. N'est-ce pas un tourangeau, Raphaël Blanchard, qui fonda à Paris en 1902, la Société Française d'Histoire de la Médecine ? Et Triaire, à qui l'on doit la biographie de Bretonneau et celle de Dominique Larrey, ne fut-il pas vice-président de cette Société ? Certes, Dubreuil-Chambardel (1879-1923) avait déjà consacré plus d'une dizaine de livres à la médecine tourangelle, mais le doyen Aron reprend toute l'histoire à la lumière des acquis du dernier demi-siècle. Il remonte aux origines celtes de sa province au temps des Turons, puis il étudie époque après époque : le Moyen-Age, où la médecine s'exerçait à l'ombre des églises et des abbayes, comme à Marmoutier ou Bourgueil, la Renaissance, qui permet d'évoquer François Rabelais, "l'éternel honneur de la Touraine", le Grand Siècle, le Siècle des Lumières, et la Révolution, et l'Empire.

Mais le doyen Aron a hâte d'en venir au XIXe siècle. Il s'est fait l'historien de Pierre-Fidèle Bretonneau (1778-1867), le "héros de la médecine tourangelle", à qui il a consacré un ouvrage paru en 1979, aux éditions C.L.D. de Chambray. Il nous rappelle son œuvre et sa vie. Il évoque également Trousseau, Georget, Joseph Moreau, Jules Baillarger, et, plus près de nous, Dieulafoy, Felix Le Double, Robert Debré.

Après la Grande Guerre, et surtout après la seconde guerre mondiale suivie de l'occupation, qui ont cruellement marqué la ville de Tours, quand les besoins s'accroissent en médecins et en pharmaciens, l'Ecole de Médecine et de Pharmacie est élevée le 2 août 1962 au grade de Faculté. Emile Aron en est le premier doyen.

Le livre est écrit, faut-il le dire de la part de l'éminent Président de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Touraine, d'une plume souveraine, empreinte de cette douceur tourangelle qui, à la manière angevine, est celle de l'ancienne France, aux rives de ce long fleuve tranquille, celui des rois, la Loire.

- Professeur Pierre DELAVEAU, de l'Académie de médecine, pour son ouvrage *La mémoire des Mots, en Médecine, Pharmacie et Sciences*. Editions Louis Pariente, Paris 1992 - Relié, illustré, 382 p.

Rapporteur : Dr Pierre Lefebvre

Les mots font partie de notre patrimoine culturel. Il convient de les respecter. Or force est de reconnaître qu'ils sont souvent mal employés et déviés de leur sens. Dans un très beau livre, Pierre Delaveau s'attaque à ces abus. Il fouille la signification des termes scientifiques jusque dans leurs racines pour en extraire toute la sève. Ce faisant, il sait que l'histoire des mots est indissociable de celle de l'homme, et c'est autant en historien qu'en linguiste qu'il mène son travail. Il n'écrit pas seulement un dictionnaire étymologique, mais un recueil de pensées et de vivifiantes réflexions. A son immense érudition, Pierre Delaveau joint une qualité rare, celle d'être un styliste rigoureux, amoureux du beau parler.

Six chapitres constituent l'ouvrage. Dans le premier, "Remuer ciel et terre", il est question des termes désignant les métaux, les métalloïdes, les gaz, les terres rares, sans oublier l'alchimie. Dans le second, "Prouesses du carbone" c'est à la chimie organique que s'adonne l'auteur. Le troisième : "Jardins et Plantes", emplis de fraîcheur, nous parle de parterres fleuris, d'arbres et de fruits. Sait-on que l'humble mot de *plante*, du latin *planta*, a été proposé par Albert Le Grand, le Patron des Pharmaciens, et que ce n'est qu'en 1542 qu'il apparaîtra dans la langue française ? La place nous manque pour parler des autres chapitres : "Anthropos", "Parva sed apta", "Hippocrate et Galien",... sauf pour rappeler que si l'Ordre National des Médecins a choisi pour emblème le bâton d'Esculape, l'Ordre National des Pharmaciens a choisi la coupe d'Hygie, cette belle personne en bonne santé qui nous a légué le mot d'hygiène.

Sous la bonhomie du style, Pierre Delaveau nous fait part d'une réflexion grave : "Trop d'auteurs d'articles originaux et de revues mettent à mal notre langue apparemment sans inquiétude pour son avenir". Il est regrettable que le langage scientifique, notamment en médecine et en pharmacie, ne fasse pas l'objet de soins plus attentifs dans les facultés. Il existe heureusement au sein des grandes compagnies savantes, notamment à l'Académie Nationale de Médecine et à l'Académie Nationale de Pharmacie, de vigilantes commissions de la langue française.

La *Mémoire des Mots* nous a charmés. Sa lecture est distrayante, savoureuse, et, pour notre agrément, Pierre Delaveau s'est adressé à la Maison d'édition Louis Pariente dont la réputation d'élégance et de bon goût n'est plus à faire. Vingt dessins originaux par Alvaro Garzon illustrent le livre ; la couverture et les gardes ont été dessinées par Henri-Jacques Darrort et la maquette exécutée par Edmond Fréson.

- Madame Anne-Marie MOULIN, pour son ouvrage, "*Le dernier langage de la Médecine. Histoire de l'immunologie, de Pasteur au Sida*". Presses Universitaires de France, 1991, 447 p.

Rapporteur : Pr Jean Théodoridès

Madame le professeur A.M. Moulin à la fois médecin, philosophe et historienne était l'auteur idéal pour traiter de l'histoire de l'immunologie, sujet sur lequel il n'existait jusqu'ici aucun ouvrage en français.

Ce livre est divisé en deux grandes parties : *De l'immunisation à l'immunologie* (p. 5-257) ; *Le système immunitaire* (p. 259-432).

La première partie comprend huit chapitres concernant tout d'abord les origines de l'immunologie : inoculation puis vaccination anti-varioliques, observation de cas d'immunité naturelle ou acquise vis-à-vis de diverses maladies infectieuses, recherches de Pasteur et de ses disciples sur le choléra aviaire, le charbon et la rage, tentatives de vaccination anti-cholérique de Ferran et d'Haffkine. Puis est examinée la contribution d'E. Metchnikoff qualifié de "zoologiste égaré en médecine" (A. Besredka) pour qui l'immunité résulterait de l'action des cellules de l'organisme détruisant les germes infectieux par phagocytose ("Les leucocytes ça phagocyte, moralité : immunité" comme disaient plaisamment ses premiers élèves).

A cette théorie de l'immunité cellulaire s'opposa bientôt la théorie humorale impliquant des facteurs chimiques. Ses principaux partisans furent des microbiologistes de l'Ecole allemande (Behring, Kitasato et surtout Ehrlich).

Ce dernier élaborait sa "théorie des chaînes latérales", puis des "récepteurs" pour laquelle il utilisa des termes empruntés à la chimie. Selon lui, le protoplasme serait comparable à un "noyau" sur les chaînes duquel se fixeraient les toxines bactériennes. L'immunité reposerait sur un phénomène se déroulant en deux temps, le premier chimique (fixation d'une molécule dite "antigène" sur un récepteur dit "anticorps"), le second consistant en la libération des anticorps dans le sang.

Cette théorie ne fut pas prise au sérieux et valut à Ehrlich le surnom de "Doctor Phantasie". Elle était illustrée par des schémas qui furent critiqués par Jules Bordet, un des grands pionniers de l'immunologie moderne, tandis que S. Arrhenius créait le terme d'"immunochimie", discipline à laquelle K. Landsteiner apportera des contributions fondamentales.

La nature exacte des anticorps fit l'objet de travaux de Maurice Nicolle (1908), H. Zinsser, M. Heidelberger (1929-35) et de nombreux autres chercheurs. Il s'avéra qu'il s'agissait de protéines (immunoglobines).

Un important chapitre (p. 147-177) est consacré à la découverte des groupes sanguins par K. Landsteiner (1900-1903) à l'histoire de la transfusion sanguine marquée par les noms de Lower, J.B. Denis, Blundell, A. Tzanck, à celle de l'immunogénétique et à la seconde grande découverte de Landsteiner : celle du facteur rhésus (1937).

Le chapitre 7 (p. 179-226) est consacré à la transplantation d'organes et aux phénomènes immunologiques qui y sont liés (rejet par l'organisme des allogreffes). Les précurseurs de cette technique furent Tagliacozzi (1597) qui avait réalisé des rhinoplasties et, bien plus tard, Paul Bert (1863). Ce n'est qu'à partir de 1951 que furent réalisées les premières transplantations rénales, certaines utilisant des reins provenant de jumeaux.

La découverte des antigènes leucocytaires et du système H.L.A. (*human leucocyte antigens*) par Jean Dausset (1967) constitue une importante et récente étape de l'histoire de l'immunologie.

Le chapitre 8 (p. 227-257) est consacré à l'auto-immunité et aux maladies auto-immunes telles que l'anémie hémolytique, la thyroïdite, la sclérose en plaques et la polyarthrite rhumatoïde.

La deuxième partie de l'ouvrage consacrée au système immunitaire comporte quatre premiers chapitres intitulés respectivement : "L'inné et l'acquis, histoire inachevée de la formation des anticorps" (p. 263-289), "L'immunologie cellulaire, les bases du système" (p. 291-318), "Les étapes du système" (p. 319-339), "Le système immunitaire" (p. 341-376).

On y trouve successivement évoqués : les "feux d'artifice" des haptènes (terme créé par Landsteiner en 1921), substances chimiques distinctes des protéines pouvant donner, couplées avec celles-ci des réactions sérologiques aussi intenses que les micro-organismes ; les travaux sur la "vraie" nature des anticorps et leur genèse (contributions de Niels Jerne, Prix Nobel de Médecine 1984 et préfacier du présent ouvrage).

Le retour à l'immunologie cellulaire fut marqué dans la décennie 1950 par la redécouverte du rôle du thymus et de la bourse de Fabricius (oiseaux) dans la production respective de lymphocytes B et T.

La notion de "Système immunitaire" n'apparut dans les manuels qu'à partir de la fin de la décennie 1960 et dans la décennie 1970. Et ce fut le titre du volume jubilaire offert à N. Jerne en 1981.

La formation philosophique de l'auteur l'incite à examiner (p. 356-366) les fonctions "épistémologiques" du système immunitaire et à faire un rapprochement original avec la Monadologie de Leibniz.

Le cinquième et dernier chapitre intitulé "Immunologie et Médecine" (p. 377-421) débute par un rappel sur "les aléas de l'immunisation" où sont notamment évoqués les accidents survenus au cours des premières vaccinations antirabiques à l'aide de moelle de lapins infectés dans le laboratoire de Pasteur. Egalement les données encore plus aléatoires et dangereuses de la "syphilisation" préconisée par Auzias-Turenne et heureusement pratiquée uniquement sur des singes.

La conclusion générale s'intitule : "Le Sida, apothéose ou apocalypse du système immunitaire" (p. 423-432).

Il s'agit, suivant A.M. Moulin, de "la première maladie infectieuse dont le titre (on n'ose pas dire le logo) a été apposé par l'immunologie. Lorsque le virus a été identifié, la maladie n'a pas adopté son nom, c'est le virus qui a pris le sien".

Cet ouvrage très solidement documenté, comportant un très grand nombre de notes infrapaginales est écrit très clairement avec un style limpide, ce qui n'est pas toujours le cas des auteurs se réclamant de l'épistémologie... Il rendra les plus grands services tant aux immunologistes qu'aux historiens de la médecine et l'auteur doit être vivement remerciée et félicitée de cette synthèse si complète (1).

(1) La bibliographie très complète (p. 433-440) comporte une amusante "coquille" : dans le titre du livre d'A. Loir, neveu de Pasteur : *A l'ombre de Pasteur*, Paris, 1938, le "A" initial a été omis, ce qui en change totalement le sens !

Jean Théodoridès

- Docteur Jacques CHAZAUD, pour son ouvrage, *F.-J.V. Broussais. De l'irritation à la folie. Un tournant méthodologique de la médecine au XIXe siècle*. Editions Erès, 1992. 185 p.

Rapporteur : Pierre Lefebvre

En 1988, lors du 150e anniversaire de la mort de Broussais, Michel Valentin faisait paraître un remarquable livre : "François Broussais, empereur de la Médecine", aux éditions des Amis du Pays de Dinand. Dans sa préface, le professeur Jean Bernard s'interrogeait sur l'illustre médecin : "Méritait-il l'excès du passé ? Méritait-il l'indignité du présent ?"

Aujourd'hui c'est Jacques Chazaud qui pose la question. Il le fait avec talent, en psychiatre et en historien averti, dans une approche clinique et étiopathogénique, tout en replaçant son étude dans le contexte des connaissances et des idées médicales de l'époque.

Après avoir rappelé la vie et la carrière militaire de Broussais, Jacques Chazaud expose les principes de sa théorie. A la base de toute pathologie il y a l'excitation qui s'exacerbe jusqu'à l'irritation. Elle inclut tout ce qui dénature ou altère, aussi bien les agents physiques que les "miasmes putrides" véhiculés par les humeurs, ou les émotions.

La grande idée de Broussais, en quelque sorte révolutionnaire, et par laquelle il dépasse son maître Bichat, c'est que l'irritation n'est jamais sine materia, et que, ce qui est essentiel, c'est l'esprit de méthode qu'il faut introduire en médecine. On a pu se moquer, et l'on se moque encore de ce qu'il avançait, il n'en reste pas moins que son œuvre "marque un tournant méthodologique dans la médecine du XXe siècle".

La "médecine physiologique" est basée sur "l'observation des rapports de l'homme avec les modifications externes, et des organes de l'homme, les uns avec les autres". Il faut étudier les lésions des propriétés vitales dans les organes malades ; il s'ensuit que la médecine physiologique est une médecine organiciste. Le traitement qui s'ensuivra n'est, dès lors, pas sans logique : boissons émollientes, régime, sédatifs, révulsifs et, bien sûr, saignées et sangsues. Broussais n'était pas le seul à penser ainsi - le grand Corvisart avait bien préconisé les saignées au pied - mais ce qu'on lui a reproché c'est son dogmatisme et son outrecuidance.

Les théories de Broussais soulevèrent des polémiques dans un climat de luttes idéologiques, politiques, religieuses, et sociales, violentes. Défendu par ses élèves à tendance contestataire, par l'armée et la marine, par des personnalités comme Casimir Perier, il fut attaqué par l'opposition libérale de la Restauration, animée par Guizot.

Jacques Chazaud termine son livre en se demandant si Broussais mérite une place dans l'histoire de la psychiatrie. Si oui, elle fut en tout cas modeste. Bien que des aliénistes comme Moreau de Tours se réclamaient de lui, son influence demeure à peu près nulle dans le domaine des maladies mentales.

- Docteur Hubert DUBOC, pour son ouvrage, *Barbelés et Typhus* - Préface du Dr André Soubiran - Luneray 76810, Imprimerie Bertout, 1992, 128 p., ill.

Rapporteur : Dr Michel Valentin

Notre très estimé confrère le Docteur Hubert Duboc vient de faire paraître un livre émouvant et modeste qui retrace le drame du typhus dans les camps de prisonniers de guerre pendant le deuxième conflit mondial. Il n'est pas étonnant que celui qui tient une place si utile à la Fédération Nationale des Médecins du Front ait voulu que la tragédie du typhus dans les camps de prisonniers, dont lui-même fut une victime presque anonyme, fasse l'objet d'un tel travail.

Avec quelle pudeur pourtant, dans les pages liminaires où il nous fait suivre les différentes étapes du début de sa captivité, nous conte-t-il les premiers contacts avec le fléau, à peine connu encore par les spécialistes français et allemands des Services de Santé des camps, où les jeunes médecins prisonniers devaient voir ressurgir avec peine dans leur mémoire les notions théoriques apprises pendant leurs études, car ils n'en avaient jamais encore vu de cas cliniques. C'est en novembre 1941 que des bruits sinistres circulèrent dans les infirmeries des oflags et des stalags, sans que les autorités allemandes veuillent les entendre, puisqu'elles refusèrent même une vaccination éventuelle des médecins et des infirmiers qui allaient se trouver en contact avec l'irruption tragique des prisonniers russes. Car ce furent ces malheureux, capturés et transportés dans des conditions affreuses, qui amenèrent le typhus avec les parasites qu'ils portaient.

C'est le 1er janvier 1942 que le médecin lieutenant "Achedé", pseudonyme cachant les initiales de Duboc, fut pris lui-même par le fléau, sombrant le lendemain dans l'inconscience, pendant des jours et des jours où il fut finalement hospitalisé et soigné avec dévouement par des soldats français et des infirmières allemandes dans un "lazarett" de Prusse orientale. Camphre, cardiazol, stophantus, furent les plus fréquents remèdes employés. Reprenant après des mois d'arrêt une activité médicale dans les camps, ce ne sera qu'en mars 1944 que "H.D." sera libéré au titre de la relève, et la médaille des épidémies ne sera épinglée sur sa poitrine qu'en 1946.

Mais fort de son expérience personnelle dramatique, et témoin sans faille des souffrances accumulées par les prisonniers dans ce calvaire trop peu connu que fut une telle épidémie, "H.D." a consigné, avec ses notes, une impressionnante série de documents qu'il nous donne aujourd'hui sur les instructions des méde-

cins allemands, sur les missions dans les camps des professeurs A. Lemierre et Sohier, sur les réactions de l'équipe de l'ambassadeur Scapini. Les chiffres, les commentaires, les témoignages s'accumulent, comme aussi les jugements portés sur les réactions de diagnostic comme celle de Weill Félix, ou sur la valeur des vaccinations polonaises (Weigl) ou françaises (Institut Pasteur) tentées parfois avec avarice sur ceux qui risquaient le plus la contagion, comme les sanitaires ou les travailleurs d'entretien des camps où les Russes étaient passés. La liste des morts, et celle des décorés de la Médaille des Epidémies, les statistiques de décès, les rapports entiers de missions médicales déjà citées terminant ces pages tragiques, où cependant aucune emphase, aucune haine non plus n'ont leur place. Mais comme si une telle tragédie ne devait pas être considérée comme la dernière du genre, Hubert Duboc donne en dernière page le nombre des captifs morts dans les camps du Viet-Minh dix ans plus tard, et aussi les noms des précurseurs, médecins militaires morts du typhus, soit 47 médecins et pharmaciens ainsi disparus pendant les guerres de l'Empire napoléonien, 53 pendant la guerre de Crimée, et 16 pendant l'épidémie d'Algérie en 1868, tous portés sur les plaques du Mémorial du Val-de-Grâce...

Tel est ce livre, imprimé avec une évidente absence de moyens matériels, qui est récompensé en hommage au talent et au patriotisme d'un médecin aussi consciencieux que désintéressé.

- Monsieur Alain DROUARD, pour son ouvrage *Une inconnue des sciences sociales, la Fondation Alexis Carrel (1941-1945)* - Paris, Maison des Sciences sociales & Institut National d'Etudes Démographiques (INED), 1992, 553 pages, ill., index.

Rapporteurs : Pr Georges Arnulf et Dr Michel Valentin

Les troubles de l'histoire entraînent parfois des conséquences injustes : sous le prétexte qu'une institution a été créée sous le régime de Vichy, on l'a longtemps ensevelie dans l'oubli. Nous voulons parler de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains, plus connue sous le nom de son "régent" Alexis Carrel, lui-même méjugé par des critiques sectaires et incompetents. Prix Nobel en 1912 pour "ses travaux précurseurs sur la suture des vaisseaux et la transplantation d'organes", il revenait des Etats-Unis dont l'éthique et la culture le marquaient intensément, même dans leurs excès eugéniques, et il fut à tort traité de collaborateur et de raciste lorsqu'il mourut à Paris le 5 novembre 1944 en pleine Libération. Or comment imaginer qu'il ait pu être collaborateur quand le professeur Milliez, ancien chef de cabinet du professeur Pasteur-Vallery-Radot, écrivait au professeur Arnulf "que jamais le professeur Carrel n'avait été poursuivi pour intelligence avec l'ennemi" ? Comment croire que Carrel ait pu être raciste, quand on le voit lié d'amitié avec des hommes comme Henri Bergson, Einstein, Libman, Cardoso, le rabbin Stephen Wise, entre autres ? Certes, certains passages de son livre "L'homme, cet inconnu" ont d'étranges aspects, mais ils reflètent cet eugénisme américain qui triomphe alors, et de plus notre ami regretté Jean-Jacques Gillon a démontré par une étonnante juxtaposition que la traduction française (car Carrel avait écrit en anglais son premier texte) avait été curieusement altérée et remaniée dans un sens défavorable probablement par Madame Carrel, dont les idées étaient extrêmes.

Allant bien au-delà des polémiques stériles, mais les exposant dans leurs détails avec une parfaite objectivité, le livre d'Alain Drouard est une somme irremplaçable sur l'histoire de la Fondation Carrel et de ses travaux. Certes plus de cent pages s'intéressent d'abord à la personnalité, au génie comme aux erreurs de son fondateur. Mais ensuite la genèse et les origines immédiates de la Fondation, influencées par les structures de l'Institut Rockefeller, sont l'objet d'une dense et détaillée description des centres et organismes de recherches sociales qui existaient alors en France juste avant la deuxième guerre mondiale. Les polytechniciens Missenard et Coutrot, Raoul Dautry, le docteur Jean-Jacques Gillon et quelques médecins précurseurs en médecine du travail sont de ceux qu'il faudrait citer parmi les animateurs de la genèse. C'est seulement au début de 1941 que Carrel, retourné aux Etats-Unis en mai 1940, revient en France pour peu de temps, croyait-il. Mais une entrevue en Bretagne avec Don Alexis, prieur de Boquen, et Missenard, puis peu après avec les docteurs Gros et Ménétrier, le convainquit de rester. Des contacts sont pris avec le gouvernement de Vichy. Et le 17 novembre 1941 est créée la *Fondation française pour l'étude des problèmes humains*, dotée d'un budget de 40 millions de francs, sous la double tutelle du Ministère de l'Economie et du Secrétariat d'Etat à la Santé et à la Famille. Fixée à Paris et non à Vichy, la Fondation occupe divers locaux, sans compter le domaine des Brullys à Vulaines. Toute cette implantation ne va pas sans tracas.

Selon Carrel, la tâche de la Fondation "est de rechercher la solution de chaque grand problème humain, en faisant converger sur lui les données de toutes les sciences...". Le 1er septembre 1942, François Perroux, ancien boursier de la Fondation Rockefeller, devient secrétaire général à la place du docteur Ménétrier, se faisant l'agent d'une rigoureuse gestion et d'un dirigisme accru des travaux des chercheurs. Six départements avaient pour thèmes la biologie de la population, l'enfance et l'adolescence, la biotypologie, le travail et la biologie des métiers (docteurs Gros et Gillon), la production et l'économie rurales, la biosociologie et les enquêtes.

Le fonctionnement de la Fondation n'alla pas sans crises sérieuses : le 4 décembre 1943, François Perroux démissionne, en désaccord sur la cession des fonctions de coordinateur au docteur Gillon. Mais alors et jusqu'à la suspension du régent, le 4 septembre 1944, ce sera une période d'activité intense et de rayonnement "quasi surréaliste", puisque pendant les semaines du débarquement et de la Libération, les travaux se poursuivront "comme si les événements extérieurs n'existaient pas".

Bientôt, il fallut décider du sort de la Fondation. Attaquée par François Perroux, elle ne devait être sauvée que par l'action conjointe de Jean-Jacques Gillon et du secrétaire général Roger Peltier, et surtout grâce à l'appui de Robert Debré et d'Alfred Sauvy, par une initiative transférant la plus grande partie de ses activités et de ses moyens à un nouvel organisme qui sera l'Institut national d'études démographiques, l'INED, qui publie aujourd'hui ce livre, grâce auquel est rappelée l'œuvre de la Fondation.

Celle-ci est loin d'être négligeable, compte tenu de sa courte durée. Des études démographiques importantes, des travaux sur la nutrition des enfants, le perfectionnement des méthodes de sondage, l'étude de répartition des enfants anormaux, par exemple, sont prémonitoires des travaux futurs de l'IFOP ou des "conseillers de relation", des travaux de l'INED et de l'INSERM. Enfin la création en France de la Médecine du Travail doit une grande part à la Fondation, et la loi du 28 juillet 1942 à la suite des études menées sous la direction des docteurs Gros, Ménétrier, Gillon et tant d'autres cités par Alain Drouard, prépara de la façon la plus efficace les lois définitives de la Libération.

Tel est, très brièvement résumé, le bilan de ce livre important, complété par des centaines de notes et d'annexes, qui tente de faire justice sans omettre aucun détail, et qui sait reconnaître les erreurs et les imperfections de la façon la plus digne, en faisant sienne la devise de Villermé : "Notre unique but a été la Vérité...".

Que l'auteur en soit vivement remercié...

3°/ Prix de thèses :

- Docteur Eric BRUE, *La vie et l'œuvre du médecin général Gustave Ginestet (1897-1966)*. Thèse soutenue à l'Université Claude Bernard - Lyon I, pour le doctorat en médecine, 30 octobre 1991.

Rapporteur : Dr Pierre Lefebvre

A l'occasion du 25e anniversaire de la mort du grand chirurgien maxillo-facial qui fut le médecin Gustave Ginestet, Eric Brue, frais émoulu du Val-de-Grâce, s'est attaché à montrer la place qu'avait prise cette spécialité relativement récente, grâce à des pionniers au premier rang desquels figure Gustave Ginestet. Il a été dirigé et conseillé par le médecin général inspecteur Jean Pons, le maître à penser de la chirurgie maxillo-faciale et réparatrice militaire contemporaine.

Nous suivons le médecin général Ginestet depuis ses origines et sa formation technique, jusqu'à son inégalable maîtrise. Médecin militaire, il se couvrit de gloire pendant la Grande Guerre, puis au Levant et en Syrie. Après la deuxième guerre mondiale, accomplie dans une ambulance chirurgicale d'armée ainsi qu'à l'hôpital Desgenettes à Lyon, il reviendra au Val-de-Grâce où il s'illustrera. Il quittera l'armée et fondera à l'Hôpital Foch à Suresnes, un centre de chirurgie maxillo-faciale qui acquerra une renommée mondiale. Sa personnalité rayonnante s'imposera à l'égal de sa technique.

Eric Brue étudie les techniques utilisées par le médecin général Ginestet tant en chirurgie plastique qu'en chirurgie maxillo-faciale ainsi que son œuvre écrite considérable. Son élève Jean Pons qui sera le premier agrégé de chirurgie maxillo-faciale du Val-de-Grâce, et qui inaugurerait le service de cette spécialité à l'Hôpital d'instruction des Armées Bégin, collabora avec lui à plusieurs ouvrages, dont un "atlas de technique opératoire, chirurgie plastique et reconstruction de la face", devenu un classique.

La thèse d'Eric Brue est parfaitement écrite et richement iconographiée. Elle fait honneur à ce jeune médecin des armées et à ses maîtres.

- Docteur Marie-Christine RABUT, épouse PAZART, "A propos de la provocation prématurée du travail, de 1756 à 1990". Thèse médecine Dijon, 1990. 157 p., 18 pl. coul., 32 fig.

Rapporteur : Dr Henri Stofft

Ecrit sous les auspices du Professeur Jean Jahier, cet ouvrage rend un double service. Il classe méticuleusement les innombrables et périlleuses méthodes que les accoucheurs ont employées depuis deux siècles et demi et explique leur courage en face de situations, autrefois inextricables, facilement résolues aujourd'hui. C'est une leçon d'histoire et de modestie.

Dans les cas d'angusties pelviennes sévères, jadis, la césarienne tuait très souvent la mère. Pour l'éviter, on devait se résoudre à d'atroces embryotomies et, plus tard, tenter une symphyséotomie aux complications redoutables.

En Angleterre, dès 1756, après le rapport de Thomas Denman, on avait essayé la provocation prématurée de l'accouchement. Les obstétriciens allemands perfectionnèrent les techniques au début du XIXe siècle : Mai, Naegele, Wenzel, Reisinger, Kluge, Ritgen, von Siebold, etc., avec des résultats parfois bons, parfois désastreux. Incontestablement ils sauvèrent des mères, en leur épargnant l'hystérotomie, et quelques-uns de ces fœtus fragiles. En France, transgresser le tabou de l'inviolabilité de la grossesse choquait les esprits ; on ne voyait que les échecs. En 1781, Jean-Louis Baudelocque désapprouva sauf en cas d'hémorragie cataclysmique, et, en 1827, l'Académie royale de médecine condamna l'accouchement prématuré provoqué. Nonobstant, en 1830, à Strasbourg, Joseph Alexis Stoltz en montra les avantages sans en dissimuler les inconvénients, arbitrant entre Allemands et Français, et fut soutenu à Paris par l'autorité de Dezeimeris, de Paul Dubois, maître de la chaire, et de Velpeau. Aujourd'hui ces problèmes mécaniques trouvent des solutions plus faciles et sans risques pour la mère et l'enfant. Demeurent toujours d'actualité le sauvetage des fœtus menacés de mort in utero, soit par fœtopathie, soit en raison d'une grave pathologie maternelle. Certes, dans ces cas, la césarienne par sa sécurité, par sa rapidité, peut se préférer pour éviter une souffrance intrapartum supplémentaire à un enfant déjà très menacé. Mais, si les conditions locales sont favorables (score de Bishop), le déclenchement du travail sous haute surveillance, à côté du bloc opératoire, permet d'éviter des césariennes.

La majeure partie de cette thèse traite des moyens utilisés. Peut-être le lecteur trouverait-il profit à lire à rebours, en commençant par la fin, par les deux derniers chapitres : la post-hypophyse et les prostaglandines. Il saisirait mieux l'importance de deux phénomènes différents dans la mise en route de l'enfantement : les contractions utérines et la maturation du col. Les travaux récents démontrent en effet que la maturation du col doit toujours précéder le déclenchement d'une contractilité efficace pour obtenir une dilatation et une expulsion au minimum de puissance, donc la moins nocive pour le fœtus.

Autrement dit, il faut toujours desserrer le frein avant d'embrayer et d'accélérer en douceur.

Bien des échecs et des accidents des précurseurs s'expliquent par cette méconnaissance, en particulier ceux dus à l'usage aveugle et brutal de l'ergot de seigle, de la spartéine, de la post-hypophyse et même du syntocinon avant l'invention de sa perfusion lente, minutée et contrôlée. Son introduction dans les salles de travail par G.W. Theobald en 1949, suivi en France en 1950 par Varangot, Le Lorier et Cote transforma radicalement la sécurité du déclenchement. Deux progrès considérables perfectionnèrent ce moyen : la surveillance cardiocographique continue, généralisée à partir de 1964, et la maturation préalable du col par les prostaglandines (Karim, 1968). Personne ne soupçonnait que la collagénolyse induite par ces produits in situ procurerait d'aussi brillants résultats. Pourtant, sans le savoir, de très vieilles recettes obstétricales agissaient par ce mécanisme biologique très curieux, comme, par exemple, le prudent décollement du pôle inférieur de l'œuf par Hamilton en 1800, les ballons de Barnes et de Tarnier en 1862, de Champetier de Ribes en 1878, de Boissard en 1894, et la sonde de Foley au-dessus de l'orifice du col, remplie de 40 ml de soluté physiologique que l'on préconisait encore en 1983 et qui permettait souvent d'obtenir une dilatation de trois centimètres sans aucun médicament.

Les connaissances physiologiques et pharmacologiques de la fin du XXe siècle, pour admirables qu'elles soient, ne dévoilent pas le mystère chronobiologique du déclenchement du travail et Marie-Christine Rabut a bien raison d'écrire : "**Le déclenchement du travail reste un art**". Les accoucheurs ont beau codifier avec rigueur, ils ne sont pas encore des ordinateurs.

- Docteur Sylvie OXUSOFF-ETIENNE, *Théories étiopathogéniques de l'asthme au XIXe siècle*. Thèse soutenue devant la Faculté de Médecine de Reims, 1992.

Rapporteur : Pierre Lefebvre

Cent ans après les discussions qui eurent lieu sur la pathogénèse de l'asthme, Sylvie Oxusoff-Etienne reprend le débat. Elle le fait avec bonheur, en prenant Trousseau, l'illustre tourangeau élève de Bretonneau, pour "compagnon de voyage".

Avant Trousseau, on ne fait guère de différence entre l'asthme et les autres dyspnées. A l'époque de Trousseau, Henry Hyde Salter considère l'asthme comme une maladie du système nerveux central, et Cullen en fait une névrose respiratoire, ce qui n'empêche pas qu'elle peut être déclenchée par un mucus spécifique ou par une bronchite irritante. Trousseau, lui, pense qu'il existe en plus d'une névrose du poumon une disposition favorisante du corps, c'est-à-dire une "diathèse". Il décrit les différentes formes de la crise d'asthme et il s'attache aux conditions de survenue : parfois celles-ci sont parfaitement déterminées, d'autres fois, non. S'il ne parle pas encore d'allergie, il n'en décrit pas moins les formes professionnelles. Il incrimine certaines substances, comme les plumes d'oiseau, des poussières et des odeurs, et il reconnaît l'influence des climats. Il préconise un traitement par sédatifs et par inhalation de différents produits chimiques, en s'efforçant de modifier la diathèse. Après Trousseau, il faudra attendre le milieu du XXe siècle pour voir apparaître une théorie nouvelle sur l'inflammation, Kendall découvrant la cortisone et ses propriétés. Le débat spasme-inflammation n'est pas résolu pour autant. A partir des années cinquante les bronchodilatateurs sont davantage prescrits que les anti-inflammatoires stéroïdiens. La mise en évidence d'une augmentation de la mortalité par l'asthme remettra en cause les traitements utilisés. Actuellement on réserve les bronchodilatateurs à l'asthme aigu et l'on privilégie les corticoïdes inhalés pour le traitement de fond.

Tout cela est fort bien dit, et la thèse de Madame Sylvie Oxusoff-Etienne est un modèle de concision et d'élégance.

Siège social :
Ancienne Faculté de Médecine
12, rue de l'École de Médecine - 75006 Paris

La correspondance est à adresser :

Pour la rédaction :
à Madame J. SAMION-CONTET
62, rue Boursault - 75017 Paris

Pour toute autre correspondance
(cotisations, abonnements, communications, ouvrages destinés à l'analyse) :

au Secrétaire Général :
le docteur Alain SÉGAL
38 bis rue de Courlancy - 51100 Reims (France)
Tél : (56) 26 48 32 60 - Fax : (56) 26 48 32 71

COTISATION A LA SOCIETE FRANCAISE D'HISTOIRE DE LA MEDECINE
ABONNEMENT A LA REVUE "HISTOIRE DES SCIENCES MEDICALES"

Année 1993	Cotisation à la Société	Abonnement à la Revue	Total
Membre France et C.E.E.	175 F	395 F	570 F
Membre résidant à l'étranger	175 F	445 F	620 F
Membre étudiant	85 F	190 F	275 F
Membre donateur	395 F	395 F	790 F
Institution non membre France		560 F	560 F
Institution non membre Etranger		620 F	620 F
Retard (par année)	170 F	370 F	540 F

Paiement par chèque bancaire ou virement au C.C.P. PARIS 2208 69 F à l'ordre de la S.F.H.M. et adressé au Secrétaire général, le Dr Alain SEGAL, 38 bis rue de Courlancy, 51100 Reims, France.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle est interdite sans accord écrit de la rédaction. Une copie ou une reproduction des textes, dessins, publicité, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Directeur de la Publication : Michel ROUX DESSARPS

Réalisation **mégatexte** sarl - 51100 REIMS - © 26.47.69.18
Dépôt légal 3^{ème} trimestre 1993 - Commission paritaire 56302 - ISSN 0440-8888